Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 27 (1894)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN

THÉOLOGIE

J. BENZINGER. — MANUEL D'ARCHÉOLOGIE HÉBRAIQUE.[1]

Ce volume fait partie d'une collection de manuels théologiques en cours de publication sous le titre général de *Grundriss der Theologischen Wissenschaften.* (Voir dans cette Revue année 1891, page 622.) Parmi les volumes déjà parus figurent, par ordre de date : l'*Introduction à l'Ancien Testament* du professeur Cornill, de Königsberg, laquelle a déjà eu les honneurs d'une nouvelle édition ; le premier volume d'une *Histoire de l'Eglise* par C. Müller, professeur à Breslau ; un précis de l'*Histoire des dogmes* du docteur Ad. Harnack, à Berlin (traduit en français par M. Eugène Choisy); une *Encyclopédie* théologique de M. Heinrici, actuellement à Leipzig, et un manuel de *Théologie pratique* par M. *Achelis* de Marbourg.

L'auteur du volume que nous annonçons, répétiteur au Séminaire théologique de Tubingue, était particulièrement qualifié pour traiter la matière qui en fait l'objet. Il y était préparé non seulement par d'excellentes études philologiques et historiques, mais par un séjour qu'il a fait naguère en Orient. C'est à lui qu'on doit la troisième édition du Manuel de Bädecker à l'usage du voyageur en Palestine et en Syrie, dont la première édition (1875, traduite en français en 1882) avait été rédigée par l'un de ses maîtres, le professeur Albert Socin, de Bâle, alors professeur à Tubingue, au-

[1] *Grundriss der theologischen Wissenschaften*, Sechste Abtheilung : *Hebräische Archæologie*, von Dr. J. Benzinger, Repetent am evangelisch-theologischen Seminar in Tübingen. — Freiburg i. B. und Leipzig 1894. J. C. B. Mohr (Paul Siebeck). — XX et 515 pages.

jourd'hui à Leipzig. C'est lui également qui rédige depuis quelque temps les revues bibliographiques annuelles que publie l'organe bien connu de la Société allemande pour l'exploration de la Palestine.

L'*Archéologie hébraïque* dont M. Benzinger vient de nous doter est certainement ce que nous possédons de meilleur sur la matière. Ceci soit dit sans méconnaître la très réelle valeur des ouvrages plus anciens d'un De Wette et d'un Ewald, auxquels nous n'hésitons pas à associer la « Palestine » de S. Munk, et sans vouloir faire tort aux mérites respectifs d'un Keil ou d'un Haneberg, d'un Kinzler ou d'un F. W. Schultz. Nous ne prétendons pas non plus que l'ouvrage de M. Benzinger échappe à tous égards à la critique et que sur plus d'un point il ne renferme des assertions hasardées et contestables. Mais ce qui lui assigne une place à part, ce qui fait à nos yeux son incontestable supériorité, c'est d'abord, au point de vue de la forme, qu'il se lit avec un véritable agrément. Ce n'est pas seulement un ouvrage à consulter avec profit, c'est une lecture réellement intéressante à faire. Les matériaux sont choisis avec discernement et clairement disposés, et le style n'a rien de la sécheresse ou de la lourdeur ordinaire d'un compendium scientifique. C'est d'ailleurs une justice à rendre à la théologie allemande moderne que, sous le rapport littéraire, nombre de ses représentants aspirent à rompre avec les antiques errements, que leur langage s'humanise, s'il se peut dire, et qu'ils s'entendent mieux que la plupart de leurs devanciers à faire ce qui s'appelle un livre.

Mais le mérite de forme que je viens de relever tient en partie à la façon même dont l'auteur a conçu le but et la méthode de la discipline connue sous le nom d'archéologie biblique. Il ne s'agissait pas seulement pour lui de donner un exposé plus ou moins systématique des « antiquités » domestiques, politiques, sacrées, etc. des Hébreux, mais de retracer d'une manière vivante et organique l'origine, les développements et le caractère distinctif de la civilisation hébraïque. Il s'agissait, en d'autres termes, de faire à l'archéologie l'application intelligente et conséquente du principe *historique*. Or cela n'était guère possible que sur la base des travaux critiques qui ont renouvelé toutes les études relatives à l'Ancien Testament. Aussi est-ce sur ce terrain que s'est placé M. Benzinger. Il marche résolument sur les traces des Reuss, des Wellhausen et des Stade, sans aliéner pourtant son indépendance et sans suivre

ces pionniers de la science historique, en particulier celui que nous venons de nommer en dernier lieu, dans toutes les directions où ils se sont avancés, pour ne pas dire aventurés.

Après les prolégomènes obligés : objet, méthode et division, sources, histoire et littérature de la discipline, l'auteur divise sa matière en quatre parties. Dans la première, intitulée *Pays et habitants*, il donne en 70 pages un fort bon résumé de géographie physique et d'ethnographie de la Palestine, avec une topographie de Jérusalem. — La seconde partie traite, sous le titre d'*Antiquités privées*, de la nourriture, de l'habillement et des habitations ; de la famille et de ses coutumes ; de la vie sociale ; des monnaies et mesures ; des différentes professions, des beaux-arts et enfin de l'écriture. — Les *Antiquités politiques* font le sujet de la troisième partie. Elle comprend trois chapitres : Constitution et administration (organisation par tribus, gouvernement royal, régime postexilique) ; droit et justice ; organisation militaire. — La quatrième et dernière partie a pour objet les *Antiquités sacrées*, c'est-à-dire les lieux de culte, les prêtres (et autres personnages consacrés), les offrandes (et autres actes de culte), les fêtes ou temps sacrés, et la pureté rituelle.

C'est dans cette dernière partie surtout que se fait sentir l'influence du principe historique. L'auteur commence chaque fois par esquisser les institutions et usages primitifs, pour autant que les sources historiques permettent de le faire, en tenant grand compte des analogies qu'offre l'antiquité sémitique et, en particulier, des renseignements que l'on possède sur les Sémites nomades. Ensuite il montre le développement et les transformations qui se sont opérés dans le culte de Jahwéh par le fait de l'établissement du peuple en Canaan et du passage à la vie sédentaire et agricole, puis sous l'influence de la centralisation du culte au sanctuaire royal de Jérusalem, et enfin dans la législation sacerdotale.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une critique de détail et de noter les réserves que nous aurions à faire sur tel ou tel point, par exemple en ce qui concerne l'histoire du sacerdoce. Nous ne nous arrêterons pas non plus à signaler les quelques lacunes qui nous ont frappés, entre autres le fait qu'à propos des fêtes, celle des *Pourîm* est passée sous silence. Il n'est que juste, cependant, de rendre expressément hommage à la sobriété dont l'auteur fait preuve en matière de symbolisme et à l'indépendance qu'il montre à l'égard de certaines théories dogmatiques, non seulement ancien-

nes mais modernes, au sujet des sacrifices et spécialement au sujet de la notion de la propitiation.

Disons enfin qu'il serait fort à souhaiter que cet ouvrage pénétrât dans le monde des juristes non moins que dans celui des théologiens. Il serait particulièrement propre à leur ouvrir de nouveaux jours sur l'histoire du droit en Israël. On ne les verrait plus, comme ils le font trop souvent aujourd'hui, sur la foi de certaines monographies surannées concernant le « Droit mosaïque, » prendre pour authentiquement mosaïques des dispositions qui datent d'une époque récente, de l'exil peut-être, si ce n'est même de l'époque talmudique. Un de nos collègues de la faculté de droit, à qui nous avions indiqué le traité de M. Benzinger comme ouvrage à consulter sur une question de droit matrimonial, n'a pu assez nous dire avec quel intérêt, quelle jouissance même il avait lu les chapitres relatifs à l'évolution du droit et de la juridiction chez les Hébreux. Il y avait retrouvé, clairement exposées et documentées, des idées concernant le développement successif des institutions judiciaires que l'instinct juridique et historique lui avait déjà fait entrevoir auparavant, mais qui ne se rencontraient dans aucun des traités à lui connus.

N'oublions pas d'ajouter que le volume est orné de plus de 150 gravures insérées dans le texte, d'une table des anciens alphabets sémitiques, d'une carte de la Palestine (de MM. Fischer et Guthe) et d'un plan de Jérusalem. Trois tables, l'une des passages bibliques cités dans le cours de l'ouvrage, les deux autres, alphabétiques, des matières traitées et des mots hébreux employés, achèvent d'en faciliter l'usage. H. V.

W. Bousset. — L'enseignement de Jésus dans son opposition au judaïsme[1].

L'auteur de cette dissertation, sérieuse, serrée, savante et persuasive voudra bien nous pardonner de ne pas avoir consacré plutôt quelques pages à l'examen plus ou moins complet et compétent de

[1] *Jesu Predigt in ihrem Gegensatz zum Judentum.* Ein religionsgeschichtlicher Vergleich von Lic. W. Bousset, Privatdocent in Göttingen. Göttingen, Vandenhœck und Ruprecht's Verlag, 1892, 130 p. (2 m. 40 pf.).

son travail, et les lecteurs de la *Revue* s'assureront de leur côté que ce retard ne saurait nuire à l'appréciation de cet intéressant écrit qui conservera longtemps encore toute son actualité.

La question traitée par M. Bousset, dans un style châtié et avec des élans d'éloquence, est de celles qui, de nos jours, s'imposent d'elles-mêmes.

Après tant de travaux sur l'histoire du peuple juif avant et pendant le premier siècle de notre ère, après tant de recherches exégétiques et critiques sur les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, après tant d'études sur la littérature juive qu'on semblait vouloir jadis ignorer, après tant d'ouvrages sur la vie de Jésus, surtout après celui de M. Baldensperger sur la *Conscience messianique de Jésus*, il était inévitable qu'on se demandât si l'œuvre voulue et accomplie par le charpentier de Nazareth est une œuvre nouvelle, originale, une création divine, le commencement et l'origine d'un monde nouveau, d'une impulsion morale et religieuse imprimée à l'humanité, une révolution en un mot, ou bien une simple évolution produite, dominée et conditionnée par le milieu intellectuel et social où elle s'accomplit.

L'opinion bien pondérée et motivée de l'auteur est, qu'à tout prendre, l'œuvre de Jésus est à la fois une révolution et une évolution; car le vrai révolutionnaire, et Jésus fut un divin révolutionnaire, est en même temps un vrai conservateur, discernant d'un coup d'œil assuré ce qu'il y a de durable, de permanent dans les institutions établies et les idées de son époque, et ne rejetant que ce qui est temporaire, imparfait, vieilli et caduc.

L'idée fondamentale de M. Bousset, celle qu'il met en œuvre dans tout le cours de son travail pour démontrer la nouveauté de l'œuvre de Jésus et son opposition au judaïsme, cette idée est exprimée à la page 41 avec citations à l'appui, de Wellhausen et de Lagarde. « Ce qu'il y a, dit-il, de parfaitement original et vraiment créateur dans l'enseignement de Jésus, se manifeste de la façon la plus forte et la plus pure dans sa doctrine de Dieu le père qui est aux cieux. C'est ici un terrain entièrement sûr. Jésus vivait et respirait dans la *foi à la paternité de Dieu.* Il ne s'empara pas de cette foi uniquement en suite d'un enthousiasme divinateur et prophétique. Elle est plutôt le ton qui domine et pénètre toute sa vie sainte. Et c'est en même temps un fait qui lui appartient en propre. « C'est à la lumière de ce fait capital qu'il importe d'examiner tous les autres enseignements de Jésus pour en saisir le sens, la portée et l'unité, et

surtout pour en comprendre la supériorité sur les doctrines et les pratiques du judaïsme.

Certes, Jésus ne songea pas à réduire en un système bien ordonné toutes ses pensées sur Dieu, sur l'homme et sa destinée, mais néanmoins il y a de l'unité et une unité admirable, un principe fécond et régulateur de toute sa vie et de tous ses discours dans ce grand précepte : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, » ou dans celui de l'amour du prochain, dont la plus haute manifestation est l'amour de nos ennemis eux-mêmes. Certes il était un ascète véritable, en ce sens qu'il était maître de lui-même et inaccessible aux suggessions mondaines, fuyant tout ce qui aurait troublé sa constante communion avec son Père; mais il n'était pas ennemi du monde, dans lequel il admirait l'œuvre de Dieu bien que contrariée par celle de Satan.

Pénétré du sentiment de sa filialité divine, rien n'égale la sérénité, l'harmonie de son âme, l'abandon confiant et enfantin (die Unmittelbarkeit) de son cœur. Il trouve son bonheur à faire du bien, à consoler, à relever les petits, les pauvres, les déshérités et les méprisés. Sans attaquer directement les lois et les institutions en vigueur, il réunit autour de lui un cercle de disciples qu'il prépare, non pour l'isolement, mais pour former une communauté morale fondée sur l'amour, et pose ainsi la base d'une société nouvelle. « L'Evangile de Jésus est aussi complet en ce sens qu'il unit, avec une parfaite clarté et une admirable simplicité, la vraie piété avec la vraie bienfaisance ; qu'il enseigne comment la vraie piété ne subsiste que dans la société humaine, et qu'il établit ainsi le principe du respect dû au travail personnel et moral sur la terre. »

Les pages 78 à 104 sont consacrées à l'examen de l'enseignement de Jésus sur *le règne de Dieu* ou royaume des cieux. Tout créateur et original que fût le génie de Jésus, il ne pouvait pas ne pas avoir recours aux formes que la pensée de ce règne avait revêtues chez ses contemporains ; mais il anima ses formes d'un esprit nouveau. La principale difficulté que présente ce sujet se trouve dans une certaine contradiction des passages qui nous décrivent ce règne tantôt comme une existence ultra-terrestre, et tantôt comme un bien, un état de choses réalisable et en principe déjà réalisé ici-bas par Jésus et ses disciples.

Un examen attentif de ces passages produit la conviction que Jésus, sans tomber dans les rêveries apocalyptiques d'un judaïsme fatigué et désabusé du monde, ni surtout s'associer aux zélotes

rêvant une glorieuse victoire de la nation juive sur ses ennemis, regarde le règne de Dieu, ou plutôt sa domination, aussi bien dans cette vie que dans le ciel, comme le don, le bien le plus précieux que l'homme puisse désirer, mais comme étant intimement lié à la poursuite de la sainteté. L'opposition entre le monde et le Dieu saint se perpétuant, ce n'est pas le bien-être matériel, un paradis terrestre que Jésus promet à ses disciples, mais bien la félicité qu'on trouve dans le sentiment de la filialité, dans l'aspiration constante à la perfection morale, à la sainteté ; sentiment et aspiration qui trouveront leur pleine satisfaction dans la vie à venir. A cet égard, Jésus nous présente un idéal bien différent de celui qu'affectionnent certains théologiens modernes qui voient dans le règne de Dieu une idée semblable ou identique à celle d'un progrès indéfini de l'humanité par ce que l'on appelle la culture. M. Bousset prétend même qu'on ne saurait accepter ou approuver une dogmatique où l'idée du règne de Dieu ainsi conçue serait à la base d'une doctrine qu'on voudrait concilier avec la science pour la rendre plus acceptable aux personnes cultivées.

Les dernières pages (104-130) s'occupent de la signification du terme de *Fils de l'homme* que les évangiles mettent si fréquemment dans la bouche de Jésus. La théologie rabbinique voyait dans le Fils de l'homme dont parle Daniel, tantôt le Messie libérateur du peuple d'Israël, tantôt l'être supérieur et divin qui présiderait au jugement dernier lors de la destruction du monde et de la fondation de la Jérusalem céleste. A l'époque de Jésus les idées et les espérances à cet égard variaient selon les idées qu'on se faisait de la nature du règne de Dieu. Dès le début de son ministère Jésus se sentit appelé à être le Messie et se comporta comme tel. Il modifia comme tel la signification du titre de Fils de l'homme qu'il réclamait pour lui, non comme étant l'homme idéal, ainsi qu'on l'a expliqué, mais comme étant revêtu d'un droit divin. Comme Fils de l'homme il exerce ici-bas une autorité qui le rend maître du sabbat même et lui assujettit les cœurs. Comme Fils de l'homme, et malgré son abaissement volontaire, il se sait appelé à la possession de la gloire, à la dignité de juge à la fin du monde. Sa conscience messianique n'avait pas un caractère transcendant exclusivement eschatologique, mais un caractère pratique, vivant et accomplissant jour-par jour sur la terre la volonté de son Père, dans la communion duquel il trouvait la vie qu'il est venu apporter aux hommes.

M. Bousset combat le point de vue de M. Baldensperger, d'après

lequel le judaïsme contemporain de Jésus (Spätjudentum) aurait renfermé tous les éléments de piété qui expliquent celle de Jésus. Une telle manière de voir n'est pas justifiée par l'histoire et ne fait que diminuer la dignité, la richesse, la beauté, l'originalité de la personne de Jésus. C'est ce que l'auteur croit avoir démontré dans le cours de son travail, qui est comme résumé et quintessencié dans cette citation de Wellhausen par laquelle il termine : « L'Evangile développe des germes renfermés dans l'Ancien Testament, mais il proteste contre la tendance dominante du judaïsme. »

Mars 1894.

J.-J. PARANDER.

E. SCHARFE. — LE COURANT PÉTRINIEN DANS LA LITTÉRATURE DU NOUVEAU TESTAMENT[1].

C'est ainsi que nous traduirions le titre de l'ouvrage, si l'adjectif auquel le nom de Pierre a donné naissance avait droit de cité dans nos pays de langue française, comme c'est le cas de paulinien et de johannique. Quoi qu'il en soit, ce qualificatif rend bien compte des intentions de l'écrivain, ainsi qu'il a pris soin, d'ailleurs, de s'expliquer dans son sous-titre : ce sont des recherches sur les particularités littéraires de la première épître de Pierre, de l'évangile de Marc et des discours de Pierre dans le livre des Actes des apôtres. Le fond en avait déjà paru dans un article de la revue théologique *Studien und Kritiken*, en 1889, sur la Ire lettre de Pierre. L'auteur reprend ce travail et applique sa méthode harmonistique au second évangile et aux discours que la première partie des Actes attribue à Pierre. A cet effet, au travers d'une exposition soignée, dans une matière clairement distribuée en sections et chapitres, il relève la parenté des trois groupes d'écrits, leur style concret, pittoresque ; leur façon de citer ou de reproduire l'Ancien Testament d'après les Septante ; leur note personnelle, qui laisse l'impression d'un témoin immédiat de Jésus-Christ ; leur concep-

[1] *Die petrinische Strömung der neutestamentlichen Literatur.* Untersuchungen über die schriftstellerische Eigenthümlichkeit des ersten Petrusbriefes, des Marcusevangeliums und der petrinischen Reden der Apostelgeschichte von Ernst Scharfe, Pastor in Strassfurt. — Berlin, Verlag von Reuther & Reichard. 1893. VIII et 187 pages. Prix : 4 marcs.

tion des choses du salut enfin, qui argumente moins qu'elle n'appuie sur tel ou tel fait de la vie et de la résurrection du Christ, fondement de toutes nos espérances. Il va de soi que M. Scharfe ne place pas ces trois rédactions sur la même ligne. Il estime que l'épître a été écrite ou dictée par Pierre lui-même ; dans le second évangile un de ses disciples a reproduit ses récits ; ce même Marc, de Jérusalem, aurait pareillement recueilli les discours de Pierre dans une composition que le rédacteur du livre des Actes a utilisée. — La marche serait-elle moins scientifique si l'on commençait par un essai sur la personne, le rôle et la pensée de Pierre, étudiés en dehors des trois écrits en question, et puis, avec ce résultat, si l'on continuait en se demandant jusqu'à quel point on retrouve le dit apôtre dans l'évangile de Marc, dans les premiers discours du livre des Actes et dans la première épître de Pierre ?

E. C.

ALB. JAHN. — ANECDOTA GRAECA THEOLOGICA[1].

M. le Dr Jahn, bien connu par de savants travaux patristiques et historiques, nous donne ici les fruits de ses recherches dans les bibliothèques de Munich, Heidelberg et Berne. C'est dans cette dernière qu'il a trouvé les deux écrits du patriarche de Constantinople, nommé *Gennade* en religion et, avant sa nomination par les Turcs, Grégoire dit scholarien ou jurisconsulte. L'éditeur donne ces deux écrits inédits comme preuve de la culture hellénique qui se trouvait encore dans les dernières années de Byzance. Ayant déjà publié en 1842 des notices sur Basile le Grand, il a pu illustrer son dernier ouvrage de notes critiques et philologiques tirées de sa longue expérience des auteurs classiques et ecclésiastiques.

Mais à quel propos le patriarche se défend-il plutôt *contre les Juifs* que contre les Mahométans, qui seuls pouvaient paraître dangereux pour les chrétiens ? C'est que les Juifs, enhardis par la

[1] *Anecdota graeca theologica cum prolegomenis.* Gennadii archiep. C. P. *dialogus christiani cum Judaeo* sive refutatio erroris Judaici, ejusdem *delectus prophetiarum de Christo*, e codice Bernensi primum edidit Albertus Jahnius Bernas Helvetius, Dr phil. honorarius, academiae literarum et scientiarum regiae Monacensis soc. ord. cet. Accedunt *analecta Miscellanea theol.* e codicibus MSS, cum adnotatione. Lipsiae apud Deicherti successorem, 1893 XXVII et 144 p.

défaite de ces derniers, levaient de nouveau la tête, de même qu'ils le font de nos jours, en s'appuyant sur la philosophie panthéistique ou matérialiste qui règne actuellement dans la littérature, comme le grand Turc régnait dans le monde politique il y a quatre siècles et demi.

D'ailleurs le patriarche grec rappelle à son interlocuteur la liberté religieuse que les Turcs laissaient aux Grecs en les protégeant contre les envahissements de l'Eglise romaine ; ce qu'il ne dit pas expressément mais donne à sousentendre. Du reste , sous le judaïsme, l'Islam est tacitement réfuté, puisque les deux natures du Christ, d'après notre apologète, ne devaient pas être révélées à Moïse, ne pouvant être encore comprises. Ainsi, sans scandaliser les Mahométans et provoquer la persécution, les chrétiens pouvaient être défendus contre eux aussi bien que contre les Juifs.

Celui qui figure comme Juif s'efface plutôt et se tient sur la défensive au lieu d'attaquer le chrétien, ce qui aurait mieux convenu au caractère de ce peuple dont la modestie n'est pas la plus grande vertu. Pourtant le Juif se risque une fois à demander comment l'immutabilité de Dieu pouvait s'accorder avec la variété de ses révélations. Le chrétien pouvant lui montrer que la variété existait déjà dans le judaïsme entre la Loi et les prophètes et les autres livres (ce qui était le plan pédagogique de Dieu, signalé par Lessing, c'est-à-dire celui de l'éducation de l'humanité), cette difficulté ne devait point arrêter l'apologète chrétien. Celui-ci insiste d'ailleurs : 1° sur ce que Dieu ne demande à chacun que de rester fidèlement attaché aux révélations qu'il a pu recevoir et 2° qu'il a accordé à l'homme le libre arbitre et ne veut point lui faire violence, mais lui dispense ses grâces librement et sans contrainte.

Gennade s'appuie encore contre les Juifs sur l'autorité des livres Sibyllins, en quoi il a payé sa dette aux opinions de son siècle. De même les calculs astrologiques sur la fin du monde n'appartiennent qu'au chiliasme que les chrétiens admettaient à l'instar des Juifs. Gennade cherche toujours le point d'union entre eux dans l'idée d'une loi, moins large et plus restrictive pour les Juifs, évangélique et libérale par le développement de cette même loi dans le Nouveau Testament. C'est la notion synoptique et celle de l'épître de Jacques plutôt que la conception johannique ou même paulinienne. Mais que dit-il des trois grands griefs que les Juifs font valoir contre le christianisme, savoir : la trinité, la Mariolâtrie et le culte des images,

ce dernier encore plus grave dans l'Eglise grecque que dans l'Eglise latine où il se produit plutôt comme culte des saints ? Quant au premier point, l'apologète s'applique à soutenir la divinité de Jésus plutôt qu'à justifier la trinité essentielle des personnes. La condamnation perpétuelle des Juifs incrédules est représentée comme servant d'apologie à leurs adversaires.

Les prophéties de l'Ancien Testament que Gennade cite pour convertir les Juifs ne commencent pas avec le Protévangile du paradis, mais avec la prédiction de Jacob sur son fils Juda. Ensuite il cite Michée V, 2, 3; Ps. CIX, 4 et Esaïe LIV, 1 ; II, 1-4 ; VII, 13, 14; IX, 5, 6; LII, 6-10, 13-LIII, 12 ; Hab. III, 2 ; Esaïe VI, 9. A cette prophétie évangélique l'apologète joint celle de Jérémie XXXI, 31-36 sur la nouvelle Alliance et celles de Daniel IX, 23-25, 27; XII, 11, 12 sur les septante semaines, comptées depuis la reconstruction de la ville sous Artaxerxès (444, ce qui ferait 46 ans après Jésus-Christ). Mais il ne s'occupe pas de l'application des types de l'Ancien Testament contenus dans les livres historiques et dans les psaumes.

Les *Analectes byzantins* servent à l'éditeur de preuves de la culture classique qui existait encore à Byzance dans les XIVe et XVe siècles. Le patriarche *Nicéphore Grégoras* († avant 1360) exhibe dans ses *Hagiographiques* des études sur Platon. Plusieurs autres écrits qui, dans le même codex de Munich, suivent ces fragments, doivent être attribués à d'autres écrivains, tel le nécrologue du patriarche *Antoine* 1389-1397.

Syméon, surnommé le nouveau théologien, écrivit vers 1091 des « chapitres pratiques et théologiques. » *Bessarion*, nommé cardinal en 1439, chercha à réfuter Marc d'Ephèse, adversaire de l'union, de même que les adversaires de Platon. *George Pachymère* écrivit vers 1308 des traités mystiques sur l'union avec Dieu. *Michel Pselle* parla vers 1071 des nombres de Pythagore. *Manuel Philes* composa en vers politiques un dialogue de l'homme avec son âme, publié par Em. Miller. La condamnation de *Barlaam* en 1347 est contenue dans le fragment d'un « tome synodique. » *Polychronius* écrivit un commentaire sur l'Ecclésiaste. *Isaac*, évêque de Ninus en Syrie, un discours d'admonestation. M Jahn a tiré encore des manuscrits de Munich des *Vies des saints; Jean Climax*, commenté ; *Jean de Carpathus; Pallade*, historia Lausiaca ou vie des pères du désert, scholies inédites; *Philippe le solitaire*, Dioptra, vers commentés par Psellus, et des traités prosaïques de ce dernier; *Nicéphore Grégoras*, dialogue avec Palamas devant Jean Paléologue.

Quant à la bibliothèque palatine de Heidelberg, il en a tiré des traités anonymes de philosophie, des discours de Nicéphore Grégoras, des traités de *S. Athanase* et de *Syméon Sethus* et des articles stratégiques de *Héron;* enfin, de celle de Berne, les tétrastiques de *Zonaras* sur S. Grégoire le théologien.

L'éditeur plus qu'octogénaire a prouvé par ces publications qu'on peut être aussi bon philologue que savant théologien, l'une de ces qualités ne nuisant pas à l'autre, au contraire; mais aussi, que la culture de la langue hellénique a été en honneur à Constantinople jusqu'à la prise de cette ville par les Turcs, et que de là elle s'est répandue dans l'Occident pour préparer la renaissance et la réformation.

E. DE MURALT.

JULIUS KÖSTLIN. — LE FONDEMENT DE NOTRE CONVICTION RELIGIEUSE ET MORALE [1].

L'éminent théologien de Halle, bien connu par ses œuvres magistrales sur la vie de Luther et sur sa théologie, n'aborde pas aujourd'hui seulement les questions qui font le sujet de cet opuscule. Il les a traitées déjà, il y a plus de trente ans, dans une importante monographie sur « la foi, sa nature, son fondement, son objet. » (Gotha, 1859.) Il y est revenu à diverses reprises dans des articles approfondis et substantiels, publiés la plupart dans les *Studien und Kritiken*, dont il est l'un des directeurs. Ce n'est donc pas quelque chose d'essentiellement nouveau qu'il nous offre dans cette nouvelle publication. Mais, à l'occasion de certaines vues qui se sont fait jour ces dernières années, en présence de certaines tendances, intellectualistes en théologie, positivistes ou eudémoniques en morale, ainsi que de l'évolution qui s'est accomplie sous l'influence de Ritschl et de son école, M. Köstlin a éprouvé le besoin d'exposer une fois de plus sa conception à lui, sous la forme qui lui paraît la plus exacte, la plus adéquate à son objet. Cette conception ne diffère pas, pour l'essentiel, de celle qui tend à se généraliser de plus en plus dans la théologie évangélique actuelle.

L'ouvrage se compose de trois chapitres. Dans le premier, l'au-

[1] *Die Begründung unserer sittlich-religiösen Ueberzeugung.* Berlin, Reuther & Reichard, 1893, 124 pages in-8°

teur caractérise la position prise par Luther et les réformateurs en face de cette question: comment naît la foi et quel est le fondement de sa certitude? Il montre que, selon eux, ce n'est pas dans la tête qu'elle a son berceau. Sans doute l'*assensus* est indissolublement uni à la *fiducia*, mais c'est bien celle-ci qui est à la base, et c'est sur elle que repose l'accent.

La seconde étude est consacrée à l'examen des preuves que la dogmatique et l'apologétique postérieures à l'âge de la Réforme ont essayé de donner, soit de l'existence de Dieu, soit de la vérité de la religion chrétienne. Cette revue critique part de Grotius et de son petit traité de 1627, pour aboutir à M. Ed. König, professeur à Rostock, qui dans plusieurs écrits récents, notamment dans *L'acte de foi du chrétien* (1891), n'a guère fait que *répristiner* l'argumentation vieillie de Grotius et celle de l'ancien supranaturalisme de Storr. M. Köstlin n'a pas de peine à montrer ce que ce genre de démonstration a d'insuffisant. Le paragraphe relatif aux preuves de l'existence de Dieu reproduit en substance les articles publiés dans les *Studien und Kritiken* de 1875 et 1876, librement traduits dans cette Revue-ci en 1878, par M. William Rivier; mais l'auteur tient compte de quelques travaux plus récents, en particulier de celui de J.-H. Kennedy. Les preuves rationnelles en question, de même que les arguments historiques à l'appui de la crédibilité des écrivains sacrés, ont bien leur valeur, sans doute. Mais il s'en faut de beaucoup qu'ils aient pour la foi chrétienne l'importance décisive qu'on leur a trop longtemps supposée.

Le vrai fondement de la certitude religieuse et morale doit se chercher dans l'expérience interne. C'est à expliquer et justifier cette thèse que l'auteur emploie tout le troisième chapitre, qui remplit à lui seul la plus forte moitié de sa brochure.

Il y traite d'abord de l'origine de la religion et de la conscience morale en général. Le résultat auquel il arrive, par opposition à certaines théories positivistes, renouvelées de Hobbes, c'est que l'une et l'autre procédent d'une perception immédiate (*ein unmittelbares Inneweerden*) du divin et de son autorité morale. Il établit ensuite qu'il n'en est pas autrement de la naissance de la foi chrétienne, d'après les données mêmes du Nouveau Testament. Puis, après avoir passé en revue les différentes formes que la théorie de l'expérience intérieure, comme fondement de notre foi, a revêtues dans la théologie moderne (piétisme, Vinet, p. 85-88, Schleiermacher, J.-T. Beck, von Hofmann et Frank, Dorner, Lipsius,

Ritschl, etc.), il en vient à exposer la même théorie de la manière qui répond le mieux à son propre sentiment. Il cherche en particulier à déterminer la relation qui existe entre l'expérience personnelle et la révélation objective. La foi, au sens évangélique du mot, prend naissance quand s'opére au-dedans de nous la rencontre entre nos besoins moraux et la révélation historique de Dieu, telle avant tout qu'elle est donnée dans la personne de Jésus-Christ. Cette révélation seule est capable de satisfaire nos besoins. Et non seulement cela : souvent c'est elle qui commence par réveiller en nous le sentiment de ces besoins et nous en donner la vraie intelligence.

Conclusion (p. 124) : « Pas de certitude, de quelque ordre de réalités qu'il s'agisse, qui en fin de compte ne repose sur une expérience externe ou interne, sur une perception par les sens ou par le sens intime. Il se peut que l'expérience sensible des choses de ce monde paraisse la plus sûre parce qu'elle s'impose également et involontairement à chacun, sans qu'il ait sujet ou motif d'en soumettre les données à la critique. Il n'en est pas moins vrai que, seule, la révélation de Dieu, qui s'atteste elle-même au-dedans de nous, apporte avec soi une réelle et ferme certitude, et cela par le fait qu'avec ses exigences sans réserve et ses offres divines, elle atteint le tréfonds de notre être, met en mouvement notre volonté, satisfait pleinement et rend à jamais bienheureux tous ceux qui s'ouvrent à elle. » V. R.

RICHARD PREISWERK. — LES ESPÉRANCES DES SOCIALISTES ET LA RÉVÉLATION DIVINE [1].

Dans un opuscule in-8°, de 32 pages bien remplies, et pour le prix de 60 centimes, M. le pasteur Preiswerk, d'Umiken, canton d'Argovie, a publié ce qu'on peut considérer comme une apologétique *in nuce*, adaptée aux circonstances du jour ou plutôt de l'époque sérieuse où nous vivons. Il s'est proposé d'étudier, avec et après tant d'autres écrivains, la question sociale dont la solution passionne les esprits et sera la tâche aussi difficile que périlleuse du vingtième siècle. Son but est d'exposer avec une parfaite impar-

[1] *Die sozialistischen Zukunftshoffnungen unserer Zeit im Lichte der göttlichen Offenbarung*, von R. Preiswerk, Pfarrer in Umiken. Basel, 1893.

tialité, avec une certaine bienveillance même, les visées, les espérances, les doctrines des socialistes, mais aussi de les juger à la lumière de la révélation pour l'instruction et l'édification des chrétiens.

J'estime que l'auteur a parfaitement élucidé la question soit au point de vue scientifique et théorique, soit au point de vue moral et religieux. Son travail peut tenir lieu de longues recherches spéciales sur le socialisme et mérite par conséquent d'être lu, médité et répandu. Au mérite du fond il joint celui de la forme, dont la simplicité, qui n'exclut pas la profondeur, ne laisse rien à désirer.

M. Preiswerk ne s'occupe pas des anarchistes, des nihilistes, des partageux et révolutionnaires de profession, bien que les événements contemporains démontrent assez tristement les excès possibles de ces gens aussi coupables que malheureux et dangereux.

Il ne veut tenir compte que du caractère scientifique, raisonné de ce qu'on a nommé l'évangile socialiste, de cet évangile qui, tout en s'opposant avec audace à l'Evangile du royaume de Dieu, appelle aussi à lui ceux qui sont travaillés et chargés et réunit sous son drapeau les masses déshéritées, dans l'intention de renverser si possible, et au plus tôt, l'ordre de choses actuel et d'y substituer un ordre nouveau, une société socialiste de justice et de paix, embrassant tous les peuples et faisant régner le bonheur dans l'humanité.

A ses yeux le représentant le plus autorisé de cet évangile socialiste, c'est le célèbre Auguste Bebel dans son ouvrage *La femme et le socialisme*. Bebel ignore encore par quels moyens la grande réforme sociale s'effectuera, mais il en proclame la nécessité et l'inévitable triomphe dans le courant du prochain siècle. Il ne lui en coûte rien de retracer, dans son imagination et dans son cabinet, le tableau de la félicité dont jouira le genre humain vers l'an 2000. Mais l'auteur, tout en respectant la sincérité, la naïve confiance de Bebel, relève avec une douce ironie tout ce qui est propre à ébranler cette confiance, toutes les restrictions qui ressortent des paroles mêmes du fameux réformateur socialiste.

C'est avant tout à son matérialisme athée qu'il s'attaque ; car s'il faut avouer que, dans leurs espérances d'un avenir plus heureux, les socialistes sont meilleurs que certains chrétiens, il importe avant tout d'examiner la base sur laquelle ils font, ou plutôt, ils s'imaginent pouvoir faire surgir le bel édifice de l'universelle félicité. Or, cette base n'étant ni morale ni religieuse, puisque dans

cette société nouvelle la religion est devenue un objet de luxe inutile et que les hommes y vivent en paix comme des animaux bien repus qui ne songent plus à se haïr et se dévorer les uns les autres, il ne reste plus à l'auteur qu'à retracer en quelques pages le plan de la rédemption qui nous révèle, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse et dans tous les siècles, la préparation, les destinées et le triomphe final du règne de Dieu, du vrai bonheur, auquel sont appelés tous les fidèles, c'est-à-dire tous ceux qui connaissent, acceptent et exécutent la volonté divine.

C'est à démontrer l'importance, le sérieux et l'heureuse influence des vertus et des devoirs inhérents à la profession du christianisme que l'auteur consacre les sept dernières pages de son opuscule. Travailler comme enfants de Dieu et ses collaborateurs à l'établissement de son règne parmi les hommes, en donnant au monde l'exemple d'une vraie liberté, du désintéressement, de la sympathie pour toutes les souffrances de la société actuelle, reconnaître et admettre ce que le socialisme a de bon, rompre avec l'immobilisme des satisfaits, voir la main de Dieu même dans les grandes révolutions : voilà en peu de mots la tâche des chrétiens de nos jours en face du socialisme envahissant.

J.-J. PARANDER.